

CARACOL .

A Antonio Machado.

'En la playa he encontrado un caracol de oro  
macizo y recamado de las perlas más finas!  
'Europa le ha tocado con sus manos divinas,  
'cuando cruzó las ondas sobre el celeste toro!

'He llevado a mis labios el caracol sonoro  
'y he suscitado el eco de las dianas marinas!  
'le acerqué a mis oídos y las azules minas,  
'me han contado en voz baja su secreto tesoro!

'Así la sal me llega de los vientos amargos,  
que en sus hinchadas velas sintió la nave de Argos  
cuando amaron los astros el sueño de Jasón,

'y oigo un rumor de olas y un incógnito acento  
y un profundo oleaje y un misterioso viento...  
(el caracol la forma tiene de un corazón)-

Rubén Darío.



Piqué de mille trous par la lueur de braise,  
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.  
Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé  
D'où ruisselaient ~~xxxxx~~ la pluie et l'eau des fondrières,  
Je songeais que cet homme était plein de prières.  
Et je regardais, sourd à ce que nous disions,  
Sa bure où je voyais des constellations.

Décembre 1854

PAROLES SUR LA DUNE

Maintenant que mon temps décroît comme un flambeau;  
Que mes tâches sont terminées;  
Maintenant que voici que je touche au tombeau  
Par les deuils et par les années,

Et qu'au fond de ce ciel que mon essor rêva,  
Je vois fuir vers l'ombre entraînés,  
Comme le tourbillon du passé qui s'en va,  
Tant de belles heures sonnées,

Maintenant que je dis:—Un jour nous triomphons,  
Le lendemain tout est mensonge!—  
Je suis triste et je marche au bord de flots profonds,  
Courbé comme celui qui songe.

Je regarde, au-dessus du mont et du vallon,  
Et des mers sans fin remuées,  
S'envoler sous le bec du vautour aquilon,  
Toute la toison des nuées;

J'entends le vent dans l'air, la mer sur le récif,  
L'homme liant la gerbe mûre;  
J'écoute, et je confronte en mon esprit pensif  
Ce qui parle à ce qui murmure;

Et je reste parfois couché sans me lever .....  
Sur l'herbe rare de la dune,  
Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver  
Les yeux sinistres de la lune.

Elle monte, elle jette un long rayon dormant  
A l'espace, au mystère, au gouffre;  
Et nous nous regardons tous les deux fixement,  
Elle qui brille et moi qui souffre.

Où donc se sont allés mes jours évanouis?  
Est-il quelqu'un qui me connaisse?  
Ai-je donc quelque chose en mes yeux éblouis?  
De la clarté de ma jeunesse?

Tout s'est-il envolé? Je suis seul, je suis las,  
J'appelle sans qu'on me réponde;  
O vents! ô rots! ne suis-je aussi qu'un souffre, hélas!  
Hélas! ne suis-je aussi qu'une onde?



J'assiste esprit sans joie, à ce splendide amour;  
Puisque je suis à l'heure où l'homme fuit le jour,  
Hélas! et sent de tout la tristesse secrète;

Puisque l'espoir serein dans mon âme est vaincu;  
Puisqu'en cette saison des parfums et des roses,  
O ma fille! j'aspire à l'ombre où tu reposes,  
Puisque mon coeur est mort, j'ai bien assez vécu.

Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre.  
Mon sillon? Le voilà. Ma gerbe? La voici.  
J'ai vécu souriant, toujours plus adouci,  
Debout, mais incliné du côté du mystère.

J'ai fait ce que j'ai pu; j'ai servi, j'ai veillé,  
Et j'ai vu bien souvent ~~xxxxxxxxxxxxxxx~~ qu'on riait de ma peine.  
Je me suis étonné d'être un objet de haine,  
Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé.

Dans ce baignoire terrestre où ne s'ouvre aucune aile,  
Sans me plaindre, saignant, et tombant sur les mains,  
Morne, épuisé, raillé par les forçats humains,  
J'ai porté mon chaînon de la chaîne éternelle.

Maintenant, mon regard ne s'ouvre qu'à demi;  
Je ne me tourne plus même quand on me nomme;  
Je suis plein de stupeur et d'ennui, comme un homme  
Qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi.

Je ne daigne plus même, en ma sombre paresse,  
Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit.  
O seigneur! ouvrez-moi les portes de la nuit,  
Afin que m'en aille et que je disparaisse!

Avril 1848

.....  
LE MENDIANT

Un pauvre homme passait dans le givre et le vent,  
Je cognai sur ma vitre; il s'arrêta devant  
Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.  
Les ânes revenaient du marché de la ville,  
Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.  
C'était le vieux qui vit dans une niche au bas  
De la montée, et rêve, attendant, solitaire,  
Un rayon du ciel triste, un liard de la terre,  
Tendant les mains pour l'homme et les joignant pour Dieu.  
Je lui criai: -Venez vous réchauffer un peu.  
Comment vous nommez-vous? -Il me dit: -Je me nomme  
Le pauvre. -je lui pris la main. -Entrez, brave homme. -  
Et je lui fit donner une jatte de lait.  
Le vieillard grelottait de froid; il me parlait,  
Et je lui répondais pensif et sans entendre  
Devant la cheminée. -Il s'approcha du feu.  
Son manteau tout mangé des vers, et jadis bleu,  
Étalé largement sur la chaude fournaise,



Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais?

Au dedans de moi le soir tombe.

O terre, dont la brume efface les sommets,

Suis-je le spectre, et toi la tombe?

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir.

J'attends, je demande, j'implore;

Je penche tour à tour mes urnes pour avoir

De chacune une goutte encore.

Comme le souvenir est voisin du remord!

Comme à pleurer tout nous ramène!

Et que je te sens froide en te touchant, ô mort

Noir verrou de la porte humaine!

Et je pense écoutant gémir le vent amer,

Et l'onde aux plis infranchissables;

L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer

Fleurir le chardon plein des sables.

5 août 1854, anniversaire de mon arrivée à Jersey.

-----

Je payai le pêcheur qui passa son chemin,

Et je pris cette bête horrible dans ma main;

C'était un être obscur comme l'onde en apporte,

Qui, plus grand serait hydre, et, plus petit, cloporte,

Sans forme comme l'ombre, et, comme Dieu, sans nom.

Il ouvrait une bouche affreuse; un noir moignon

Sortait de son écaille; il tâchait de me mordre,

Dieu, dans l'immensité formidable de l'ordre,

Donne une place sombre à ces spectres hideux.

Il tâchait de me mordre, et nous luttions tous deux;

Ses dents cherchaient mes doigts qu'effraierait leur approche;

L'homme qui me l'avait vendu tourna la roche;

Comme il disparaissait, le crabe me mordit;

Je lui dis: Vis! et sois béni, pauvre maudit!

Et je le rejetai dans la vague profonde,

Afin qu'il allât dire à l'océan qui gronde,

Et qui sert au soleil de vase baptismal,

Que l'homme rend le bien au monstre pour le mal.

Jersey, grève d'Azette, juillet 1855.

-----

# ECLAIRCIE

L'océan resplendit sous sa vaste nuee.

L'onde, de son combat sans fin exténuée,

S'assoupit, et, laissant l'écueil se reposer,...

Fait de toute la rive un immense baiser.

On dirait qu'en tous lieux en même temps, la vie

Dissout le mal, le deuil, l'hiver, la nuit, l'envie,

Et que le mort couché dit au vivant debout

Aime! et qu'une âme obscure, épanouie en tout,

Avance doucement sa bouche vers nos lèvres.

L'être, éteignant dans l'ombre et l'extase ses fièvres,

Ouvrant ses flancs, ses seins, ses yeux, ses coeurs épars,

Dans ses pores profonds reçoit de toutes parts

La pénétration de la sève sacrée.

La grande paix d'en haut vient comme une marée.

Le brin d'herbe palpite aux fentes du pavé;

Et l'âme a chaud. On sent que le nid est couvé.

L'infini semble plein d'un frisson de feuillée.

On croit être à cette heure où la terre éveillée

Entend le bruit qui fait l'ouverture du jour,

Le premier pas du vent, du travail, de l'amour,

De l'homme, et du verrou de la porte sonore,

Et le hennissement du blanc cheval aurore.

Le moineau d'un coup d'aile, ainsi qu'un fol esprit



Vient taquiner le flot monstrueux qui sourit;  
L'air joue avec la mouche, et l'écume avec l'aigle;  
Le grave laboureur fait ses sillons et règle  
La page où s'écrira le poème des blés;  
Des pêcheurs sont là-bas sous un pampre attablés;  
L'horizon semble un rêve éblouissant où nage  
L'écaille de la mer, la plume du nuage,  
Car l'océan est hydre et le nuage oiseau.  
Une lueur, rayon vague, part du berceau  
Qu'une femme balance au seuil d'une chaumière,  
Dore les champs, les fleurs, l'onde, et devient lumière  
En touchant un tombeau qui dort près du clocher.  
Le jour plonge au plus noir du gouffre, et va chercher  
L'ombre, et la baise au front sous l'eau sombre et nargarde,  
Tout est doux, calme, heureux, apaisé, Dieu regarde.

Marine-Terrace juillet 1855

CE QUE C'EST LA MORT

Ne dites pas: mourir; dites: naître. Croyez.  
On voit ce que je vois et ce que vous voyez; ---  
On est l'homme mauvais que je suis, que vous êtes;  
On se rue aux plaisirs, aux tourbillons, aux fêtes;  
On tâche d'oublier le bas, la fin, l'écueil,  
La sombre égalité du mal et du cercueil;  
Quoique le plus petit vaille le plus prospère,  
Car tous les hommes sont les fils du même père,  
Ils sont la même larme et sortent du même oeil.  
On vit, usant ses jours à se remplir d'orgueil.  
On marche, on court, on rêve, on souffre, on penche, on tombe,  
On monte. Quelle est donc cette aube? C'est la tombe.  
Où suis-je dans la mort. Viens! un vent inconnu  
Vous jette au seuil des cieux, on tremble, on se voit nu,  
Impur, hideux, noué de mille noeuds funèbres,  
De ses torts, de ses maux honteux, de ses ténèbres,  
Et soudain on entend quelque un dans l'infini  
Qui chante et par lequel un on sent qu'on est bœni,  
Sans voir la main d'où tombe à notre âme méchante  
L'amour, et sans savoir quelle est la voix qui chante.  
On arrive homme, deuil, glaçon, neige; on se sent  
Fondre et vivre; et d'extase et d'azur s'emplissant,  
Tout nôtre être frémit de la ~~xxxx~~ délicate étrange  
Du monstre qui devient dans la lumière un ange.

Au dolmen de la tour blanche, jour des morts  
novembre 1854



Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais?

Au dedans de moi le soir tombe.

O terre, dont la brume efface les sommets,

Suis-je le spectre, et toi la tombe?

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir.

J'attends, je demande, j'implore;

Je penche tour à tour mes urnes pour avoir

De chacune une goutte encore.

Comme le souvenir est voisin du remord!

Comme à pleurer tout nous ramène!

Et que je te sens froide en te touchant, ô mort

Noir verrou de la porte numaine!

Et je pense écoutant gémir le vent amer,

Et l'onde aux plis infranchissables;

L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer

Fleurir le chardon plein des sables.

5 août 1854, anniversaire de mon arrivée à Jersey.

Je payai le pêcheur qui passa son chemin,

Et je pris cette bête horrible dans ma main;

C'était un être obscur comme l'onde en apporte,

Qui, plus grand serait hydre, et, plus petit, cloporte,

Sans forme comme l'ombre, et, comme Dieu, sans nom.

Il ouvrait une bouche affreuse; un noir moignon

Sortait de son écaille; il tâchait de me mordre,

Dieu, dans l'immensité formidable de l'ordre,

Donne une place sombre à ces spectres hideux.

Il tâchait de me mordre, et nous luttons tous deux;

Ses dents cherchaient mes doigts qu'effraierait leur approche;

L'homme qui me l'avait vendu tourna la roche;

Comme il disparaissait, le crabe me mordit;

Je lui dis: Vis! et sois béni, pauvre maudit!

Et je le rejetai dans la vague profonde,

Afin qu'il allât dire à l'océan qui gronde,

Et qui sert au soleil de vase baptismal,

Que l'homme rend le bien au monstre pour le mal.

Jersey, grève d'Azette, juillet 1855.

#### ECLAIRCIE

L'océan resplendit sous sa vaste nuée.

L'onde, de son combat sans fin exténuée,

S'assoupit, et, laissant l'écueil se reposer,...

Fait de toute la rive un immense baiser.

On dirait qu'en tous lieux en même temps, la vie

Dissout le mal, le deuil, l'hiver, la nuit, l'envie,

Et que le mort couché dit au vivant debout

Aime! et qu'une âme obscure, épanouie en tout,

Avance doucement sa bouche vers nos lèvres.

L'être, éteignant dans l'ombre et l'extase ses fièvres,

Ouvrant ses flancs, ses seins, ses yeux, ses coeurs épars,

Dans ses pores profonds reçoit de toutes parts

La pénétration de la sève sacrée.

La grande paix d'en haut vient comme une marée.

Le brin d'herbe palpite aux fentes du pavé;

Et l'âme a chaud. On sent que le nid est couvé.

L'infini semble plein d'un frisson de feuillée.

On croit être à cette heure où la terre éveillée

Entend le bruit qui fait l'ouverture du jour,

Le premier pas du vent, du travail, de l'amour,

De l'homme, et du verrou de la porte sonore,

Et le hennissement du blanc cheval aurore.

Le moineau d'un coup d'aile, ainsi qu'un fol esprit



Poema  
20

Puedo escribir los versos más tristes esta noche.

Escribir, por ejemplo: "La noche está estrellada,  
y tiritan, azules, los astros, a lo lejos".

El viento de la noche gira en el cielo y canta.

Puedo escribir los versos más tristes esta noche.  
Yo la quise, y a veces ella también me quiso.

En las noches como esta la tuve entre mis brazos.  
La besé tantas veces bajo el cielo infinito.

Ella me quiso, a veces yo también la quería.  
Como no haber amado sus grandes ojos fijos.

Puedo escribir los versos más tristes esta noche.  
Pensar que no la tengo. Sentir que la he perdido.

Oír la noche inmensa, más inmensa sin ella.  
Y el verso cae al alma como al pasto el rocío.

que importa que mi amor no pudiera guardarla.  
La noche está estrellada, y ella no está conmigo.

Eso es todo. A lo lejos alguien canta. A lo lejos.  
Mi alma no se contenta con haberla perdido.

Como para acercarla mi mirada la busca.  
Mi corazón la busca, y ella no está conmigo.

La misma noche que hace blanquear los mismos árboles.  
Nosotros, los de entonces, ya no somos los mismos.

Ya no la quiero, es cierto, pero cuánto la quise.  
Mi voz buscaba el viento para tocar su oído.

De otro. Será de otro. Como antes de mis besos.  
Su voz, su cuerpo claro. Sus ojos infinitos.

Ya no la quiero, es cierto, pero tal vez la quiero.  
Es tan corto el amor, y es tan largo el olvido.

Porque en noches como esta la tuve entre mis brazos,  
mi alma no se contenta con haberla perdido.

Aunque este sea el último dolor que ella me causa,  
y estos sean los últimos versos que yo le escribo.

Pablo Neruda